

SÉLECTION DE DOCUMENTS

DOCUMENTS SOURCES

- 1 — La bataille du Nil, 1^{er} août 1798, Nicholas Pocock, 1808.** p. 3
Tableau de Nicholas Pocock, 1808 © National Maritime Museum, Greenwich, Londres, Caird Collection.
- 2 — Les manœuvres d'un vaisseau rythmées par les tambours et le sifflet, XIX^e siècle - Extraits.** p. 4
Organisation du personnel d'un vaisseau, Joseph Grégoire Casy, 1840 © MnM | BNF | Gallica.
- 3 — Partition : Branle-bas de combat, XIX^e siècle.** p. 5
Organisation du personnel d'un vaisseau, Joseph Grégoire Casy, 1840 © MnM | BNF | Gallica.
- 4 — Commandements de l'exercice du tir au canon, 1800 - Extraits.** p. 6
Manuel du canonnier marin, contenant les diverses instructions sur le service du canon à l'usage du corps d'artillerie de la marine, Citoyen François Cornibert, 1800-1801 © MnM | BNF | Gallica.
- 5 — Manuel du canonnier marin : nouveau système de mesures, 1800 - Extraits.** p. 7
Manuel du canonnier marin, contenant les diverses instructions sur le service du canon à l'usage du corps d'artillerie de la marine, Citoyen François Cornibert, 1800-1801 © MnM | BNF | Gallica.
- 6 — Plan de la bataille d'Aboukir, 1798.** p. 8
Guerres maritimes sous la République et sous l'Empire, E. Julien de la Gravière, 1879 © MnM | BNF | Gallica.
- 7 — La mort du jeune Casabianca auprès de son père. Aboukir, 1798.** p. 9
Fastes de la nation française et des puissances alliées, ou Tableaux pittoresques gravés (...), F. Ternisien d'Haudricourt, 1807 © BNF | Gallica.
- 8 — Souvenir de la bataille d'Aboukir de 1798 et du capitaine Casabianca.** p. 10
La bataille d'Aboukir. Foulard. XX^e siècle © Musée national de la Marine.
- 9 — Narration du combat de la Bayonnaise contre l'Ambuscade incluse au décret du 5 nivôse an VII (25 décembre 1798).** p. 11
Recueil des lois relatives à la Marine et aux colonies. T9 : 2 vendémiaire an VII au 29 frimaire an VIII. Imprimerie de la République, 1787-1800 © BNF | Gallica.
- 10 — Décret du Directoire pour la répartition des prises, 5 nivôse an VII (25 décembre 1798).** p. 12
Recueil des lois relatives à la Marine et aux colonies. T9 : 2 vendémiaire an VII au 29 frimaire an VIII. Imprimerie de la République, 1787-1800 © BNF | Gallica.
- 11 — Edmond Richer, commandant de la Bayonnaise, 24 Frimaire an 7.** p. 13
Fastes de la nation française et des puissances alliées, ou Tableaux pittoresques gravés (...), F. Ternisien d'Haudricourt, 1807 © BNF | Gallica.
- 12 — Plan de la bataille de Trafalgar, 2^e mouvement, 21 octobre 1805.** p. 14
Guerres maritimes sous la République et sous l'Empire, E. Julien de la Gravière, 1879 © MnM | BNF | Gallica.
- 13 — Le Vigilant, ponton anglais. Dessin d'un prisonnier avant 1814.** p. 15
Dessin d'un prisonnier sur le Vigilant avant 1814 © MnM | P. Dantec.

14 — Vue de l'intérieur du ponton *Brunswick*, 1813.

p. 16

Aperçu du traitement qu'éprouvent les prisonniers de guerre français en Angleterre,
Colonel Lerbertre, 1813 © BNF | Gallica.

15 — Évasion d'un ponton dans la rade de Gibraltar, 30 novembre 1794.

p. 17

Aperçu du traitement qu'éprouvent les prisonniers de guerre français en Angleterre,
Colonel Lerbertre, 1813 © BNF | Gallica.

16 — Récit d'une évasion du ponton de Chatam en 1806.

p. 18

Journal de l'Empire, 3 février 1806.

EXTRAITS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

17 — Mémoires de Pléville Le Pelley (1726-1805). Réalité des combats.

p. 19

Mémoires d'un marin granvillais, Georges-René Pléville Le Pelley (1726-1805),
Cahiers culturels de la Manche, 2000.

18 — Récit de l'abordage du vaisseau anglais *Kent* par la frégate *Confiance* de Robert Surcouf le 7 octobre 1799. Louis Garneray, 1836.

p. 20

Corsaire de la République. Voyages, Aventures, Combats, Louis Garneray, 1836. Édition Libretto, 1984.

19 — Incendie et explosion du vaisseau-amiral *Orient* relatée d'après un témoignage. Bataille d'Aboukir 1798.

p. 21

Batailles navales. Imprimé à Metz par P. Wittersheim, 1836. BNF | Gallica.

20 — *La Frégate la Sérieuse*, Alfred de Vigny, 1826 - Extraits.

p. 22

Le poème d'Alfred de Vigny dans le recueil *Poèmes antiques et modernes*, 1826.

21 — Les malades du scorbut à bord de la *Preneuse*, 1793.

p. 23

Corsaire de la République. Voyages, Aventures, Combats, Louis Garneray, 1836. Édition Libretto, 1984.

22 — Les pontons de Louis Garneray, 1806.

p. 24

Mes pontons, neufs années de captivité, Louis Garneray, 1851. *Un corsaire au bagne*, Libretto, 2022.

ANALYSES HISTORIQUES

23 — Le repas du matelot.

p. 25

Le vaisseau de 74 canons, Jean Boudriot. Tome IV, figure 429. Collection archéologie navale française, 1977.

24 — Régime de détention des officiers et la répartition des prisonniers français en Grande-Bretagne (pontons et prisons) de 1803 à 1814. Graphique.

p. 26

LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première et seconde partie* in *Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

25 — Mortalité des prisonniers français dans les pontons et les prisons de Grande-Bretagne 1803-1814. Graphique.

p. 27

LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première et seconde partie* in *Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

26 — Devenir des prisonniers français de Grande-Bretagne 1803-1814. Tableau numérique.

p. 28

LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première et seconde partie* in *Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

DOCUMENTS SOURCES

1 — *La bataille du Nil, 1^{er} août 1798*, Nicholas Pocock, 1808.



La bataille du Nil, 1^{er} août 1798, Nicholas Pocock, 1808 © National Maritime Museum, Greenwich, Londres, Caird Collection.
<https://www.rmg.co.uk/collections/objects/rmgc-object-12005>

SÉLECTION DE DOCUMENTS

LA GUERRE SUR LA MER | RÉVOLUTION ET EMPIRE

2 — Les manœuvres d'un vaisseau rythmées par les tambours et le sifflet, XIX^e siècle - Extraits.

CONVENTIONS DE TAMBOUR.

Les hamacs arrimés, l'officier en second réunira les tambours (1) sur l'arrière du grand mât, et préviendra l'équipage qu'il va faire exécuter les différentes batteries qui doivent annoncer soit des mouvements généraux, soit des mouvements du service journalier. Il est à supposer que les tambours les sauront toutes; cependant, comme il n'existe point à cet égard de règlement officiel dans les divisions des équipages de ligne, j'ai fait noter toutes celles qui sont moins généralement connues, et elles seraient promptement apprises. Les tableaux qui les renferment portent un numéro semblable à celui qui est indiqué ci-dessous. (Voir le tableau n° 3.) Les seconds-mâtres et les fourriers des compagnies s'appliqueront à bien saisir ces différentes batteries, afin de donner les directions convenables aux hommes rangés sous leur surveillance. Au reste, elles sont assez distinctes pour n'entraîner aucune confusion, car les hommes à bord des vaisseaux que j'ai commandés ne se sont jamais mépris sur leur signification.

1^{re} BATTERIE. — *La générale* : branle-bas de combat; tous les tambours et fifres réunis sur le pont du vaisseau en font trois fois le tour.

N° 2. — *L'assemblée* battue dans les trois batteries

(1) L'officier en second désignera plus tard, parmi les chefs de pièces, un tambour-maître, qui sera chargé de la police des tambours, fifres et clairons, et de leur direction dans les batteries d'ensemble.

CONVENTIONS DE SIFFLET.

Les conventions de tambour entendues, l'officier en second fera connaître à l'équipage les conventions de sifflet.

Cinq coups de sifflet prolongés, suivis de trois autres coups accélérés, appelleront l'équipage sur le pont: ces coups de sifflet seront répétés par tous les maîtres de manœuvre aussitôt qu'ils les entendront, dans quelque partie du vaisseau qu'ils se trouvent.

Trois coups de sifflet prolongés, suivis de deux autres coups accélérés; deux coups de sifflet prolongés, suivis d'un autre coup accéléré, appelleront sur le pont, soit *la bordée de tribord*, soit *la bordée de bâbord*.

ou dans une seule appelle les hommes qui en composent l'armement général ou l'armement particulier à leurs postes de combat.

N° 3. — *Le rappel battu sur le pont*. Au rappel, les quatre compagnies viennent se placer en face de leurs bastingages pour le branle-bas du soir. Cette même batterie servira à appeler l'équipage sur le pont, soit pour ramasser le linge, les hamacs, soit pour une autre circonstance de service étrangère à la manœuvre.

N° 4. — Trois roulements précipités, trois coups de baguettes après chacun d'eux, annoncent aux compagnies l'inspection de propreté. Suivant l'état du temps et les ordres de l'officier en second, cette batterie a lieu sur le pont ou dans la batterie haute.

N° 5. — Cette batterie prescrit à l'équipage de prendre les sacs; si elle est suivie d'un ou deux coups de baguettes, elle ne s'adresse qu'à la première ou à la seconde bordée. Elle sera battue, à la mer comme au mouillage, dans la batterie haute. Les tambours partiront du cabestan et cesseront de battre au grand mât.

Un coup de sifflet simple, prolongé, appellera les gabiers de grand mât; un coup de sifflet double prolongé, les gabiers de misaine; un coup de sifflet triple prolongé, les gabiers d'artimon.

Dans les manœuvres, une convention de sifflet, établie entre les maîtres, annoncera que l'on est paré à tel ou tel mât.

Un coup de sifflet triple, semblable à celui qui fait haler la bouline du grand perroquet, convoque à la cambuse la commission des vivres.

Deux coups de sifflet simples, suivis du coup de sifflet qui fait filer une manœuvre, appellent les balayeurs sur le pont et dans les batteries.

3 — Partition *Branle-bas de combat*, XIX^e siècle.

LA GÉNÉRALE,
Branle-bas de combat.

1^{re} BATTERIE.

Tambour.

Fifre.

The image shows a page from a historical music manuscript. At the top, the title 'LA GÉNÉRALE, Branle-bas de combat.' is printed in a bold, serif font. Below the title, it says '1^{re} BATTERIE.' indicating the instrument ensemble. The score is for a drum ('Tambour.') and a fife ('Fifre.'). The music is written in 2/4 time and consists of four systems of staves. The drum part is in bass clef and the fife part is in treble clef. The key signature has one sharp (F#). The music is a lively dance tune with many eighth and sixteenth notes. The fife part includes several triplet markings.

4 — *Commandements de l'exercice du tir au canon, 1800 - Extraits.*

SECTION PREMIÈRE.

Exercice du canon. Commandements. Détails des fonctions de chaque servant.

TOUT étant disposé, comme il vient d'être expliqué, l'exercice de la manœuvre s'exécutera au commandement, et de la manière suivante :

1. *Canonniers et servants, à vos postes.*

Les canonniers et servants se porteront, au pas accéléré, aux différens postes qu'ils doivent occuper ; y arrivant, ils feront face à leur canon sans commandement ; le chef de pièce se place en arrière, faisant face au sabord ; les servants de droite se dirigent à droite, et ceux de gauche à gauche ; les premiers se placent près du sabord, les seconds près d'eux, ainsi de suite ; les maîtres et seconds maîtres se placent sur un alignement, derrière les pièces, et se portent où le besoin l'exige.

2. *Détapez, démarrez vos canons.*

Les premiers servants démarrent l'éguillette, et le raban de volée (si c'est à la première batterie, et que le canon soit à la serre), ils dégagent ensuite les tours de garans de palans de côté qui tiennent le canon assujéti contre le bord, et les rouent sur le pont.

Le premier servant de droite détape le canon, place la tape contre le bord derrière lui ; le chef de pièce, aidé de trois servants, démarre le palan de retraite, s'il était croché ; il dégage ensuite les garans de palans de côté, passés autour du collet du bouton ; croche le palan de retraite à la croupière, et à la boucle placée derrière la canon, et embraque le mou ; cela fait, il démarre le couvre-lumière.

5 — *Manuel du canonier marin : nouveau système de mesures, 1800 - Extraits.*

NOMS, ET VALEURS	
DES	
NOUVELLES MESURES	
<i>Exprimées en mesures anciennes.</i>	
MESURES LINÉAIRES.	
DISTANCE de l'équateur au pôle, ou quart du méridien terrestre .	30784440 ^{pieds}
Degré décimal	307844,4
Myriamètre	30784,44
Kilomètre.	3078,444
Hectomètre	307,8444
Décamètre.	30,78444
Mètre	3,078444
Décimètre.	44,3296 ^{lignes}
Centimètre.	4,43296
Millimètre.	0,443296

exactement.

7 — La mort du jeune Casabianca auprès de son père. Aboukir, 1798.



CASA BIANCA

Agé de 12 Ans 14 Thermidor an 6. (1^{er} Août 1798)

On chercherait en vain dans l'Histoire ancienne et moderne un trait de piété filiale aussi beau que celui du jeune Casa Bianca, né en Corse, au Combat Naval qui eut lieu dans la Rade d'Aboukir. Le 14 Thermidor an 6, à 5 heures et quart la Flotte Anglaise, attaqua la Flotte Française dont les forces étoient bien inférieures et qui n'avait pas eu le temps de s'emboïser. 6 Vaisseaux Anglais passèrent entre la Flotte Française et la terre, tandis que le reste engagea le Combat sur l'autre bord. la disproportion de forces et l'embarras d'une ligne coupée n'empêchèrent pas les français de soutenir le combat avec un égal avantage pendant tout le jour et toute la nuit, mais le 15 au matin on s'approcha à la portée de Pistolet. L'Amiral Bruyes, qui malgré une blessure à la main et une autre à la tête ne quitta pas le commandement, fut coupé en deux par un boulet de canon. Bientôt après le feu prend au Vaisseau Amiral l'Orient. Casa Bianca agé de 12 ans voit tomber à ses pieds son père à qui un éclat de bois fracassa la tête. L'Équipage voulant arracher ce malheureux enfant au triste Spectacle de voir son père expirant, ainsi qu'au flammes prêtes à le consumer, le presse de se sauver dans une Chaloupe, mais il résiste à leurs prières et les refuse en leur disant : Non, je n'abandonnerai jamais mon Pere, alors le feu prend à la S^{te}-Barbe, et l'entrepid jeune Homme victime de son zèle et de sa piété filiale, est englouti dans la mer avec tout ce qui étoit resté sur le Vaisseau.

Que de larmes ne doit on pas répandre sur la perte d'un jeune Homme qui réunissoit tant de bravoure à tant de vertu, quel dommage de voir périr, presque à son aurore, celui qui entrant si héroïquement dans la Carrière de la Gloire, promettoit à la France un Héros de plus.

à Paris, au bureau de l'auteur des Fastes de la Nation Française, M. Ternisien d'Haudricourt, rue de Seine, faub. S^t Germain N^o 27.

Fastes de la nation française et des puissances alliées, ou Tableaux pittoresques gravés, F. Ternisien d'Haudricourt, 1807.

© BNF | Gallica.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452227d/f89.item>

SÉLECTION DE DOCUMENTS

LA GUERRE SUR LA MER | RÉVOLUTION ET EMPIRE

8— Souvenir de la bataille d'Aboukir de 1798 et du capitaine Casabianca.



La bataille d'Aboukir. Art populaire. Foulard. XX^e siècle © Musée national de la Marine.

9 — *Narration du combat de la Bayonnaise contre l'Embuscade incluse au décret du 5 nivose an VII (25 décembre 1798).*

(1) La corvette *la Baïonnaise*, portant vingt canons de 8, commandée par le C.^{en} *Edmond Richer*, lieutenant de vaisseau de la République, revenait de Caëgne, et n'était qu'à vingt-cinq ou trente lieues des côtes de France; lorsque, le 24 frimaire dernier, elle fut attaquée par la frégate anglaise *l'Embuscade*, de quarante-deux pièces de canon, dont vingt-six de 16 en batterie, huit de 8 sur les gaillards, et six obusiers de 36.

Le combat durait depuis trois heures sans être décisif: mais la frégate ennemie, cessant son feu pendant un instant, força de voiles pour gagner le travers de *la Baïonnaise*, qu'elle engagea de nouveau à demi-portée de fusil. L'action devint terrible: la position de la corvette française au vent de l'ennemi, décida le lieutenant de vaisseau *Richer* à tenter l'abordage; il avait déjà fait prendre les dispositions nécessaires, lorsqu'un cri général de l'équipage demanda cette manœuvre. *Je compte assez sur votre bravoure et sur votre attachement à la patrie pour me rendre à vos desirs*, leur dit le brave *Richer*: il exécute aussitôt cet audacieux projet. Dans le choc des deux bâtimens, le mât de misaine de la corvette tombe sur le gaillard de la frégate, et présente une espèce de pont sur lequel nos marins se précipitent pour passer à bord de l'ennemi. Les Anglais, chassés d'abord du gaillard d'arrière, se retranchent sur le gaillard d'avant et les passent, et en moins d'une demi-heure ils en furent débusqués et forcés de se rendre.

La Baïonnaise a perdu tous ses mâts dans cet engagement; elle était hors d'état de naviguer: mais son équipage a monté *l'Embuscade*, et cette frégate soumise a conduit dans le port de Rochefort son vainqueur à la remorque. Le commandant *Richer* a le bras fracassé: on craint l'amputation.

10 — Décret du Directoire pour la répartition des prises, 5 nivôse an VII.
(25 décembre 1798)

(N.º 63.) *ARRÊTÉ du Directoire exécutif, portant qu'il sera payé aux état-major et équipage de la corvette la Baïonnaise 3,500 francs pour chaque canon et obusier de la frégate l'Embuscade (1).*

Du 5 Nivôse an VII.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF, ouï le rapport du ministre de la marine et des colonies sur le glorieux combat soutenu par la corvette de la République *la Baïonnaise*, de vingt canons de 8, contre la frégate anglaise *l'Embuscade*, de quarante-deux canons, dont vingt-six de 16 en batterie, huit de 8 sur les gaillards, et six obusiers de 36, et sur l'enlèvement à l'abordage de cette frégate par la corvette de la République,

ARRÊTE :

Conformément à la loi du 1.^{er} octobre 1793, an II de la République, il sera payé aux état-major et équipage de la corvette *la Baïonnaise*, 3,500 francs pour chacun des canons et obusiers de la frégate *l'Embuscade*, et cette somme sera répartie, sans délai, entre les preneurs, conformément aux lois.

II. Le C.^{en} *Edmond Richer*, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *la Baïonnaise*, est nommé capitaine des vaisseaux de la République.

III. Le ministre de la marine fera connaître au Directoire exécutif les noms des officiers, marins, soldats, novices et mousques qui ont été tués dans l'action, et il lui proposera les secours à accorder à leurs familles.

Il fera également connaître au Directoire exécutif le nom des blessés, de ceux qui se sont distingués pendant le combat, et lui proposera l'avancement ou les récompenses dont chacun d'eux sera susceptible.

IV. Le ministre de la marine et des colonies est chargé de l'exécution du présent arrêté.

11 — Edmond Richer, commandant de la *Bayonnaise*, 24 frimaire an 7.

EDMOND RICHER

La Corvette la Bayonnaise, de 24 pièces de canon de huit, et 8 de quatre sur ses gaillards, commandée par le Lieutenant de Vaisseau Edmond Richer, né à la Martinique, le 8 Mars 1760, venait de Cayenne, le 24 frimaire, an 7, et n'était plus qu'à 35 ou 40 lieues de Rochefort. Tout à-coup elle fut attaquée par la frégate anglaise l'Embuscade, de 26 pièces de canon de seize, 6 Canonades de trente deux, et 8 de neuf sur ses gaillards ; l'action s'engagea ; on combattit quelque temps bord à bord, ensuite à douze toises de distance. Le feu devint terrible, et dura cinq heures sans être décisif. La position de la corvette au vent de l'ennemi, décida le brave Richer à tenter l'abordage. Aussitôt un cri général demande cette manœuvre ; et sur le champ ce projet audacieux est exécuté. Dans le choc des deux bâtimens, le beaupré de la Bayonnaise se brise et tombe à la mer, ainsi que le mat d'artimon de l'Embuscade. Le contre-coup sépare les deux vaisseaux ; la corvette saisit cette occasion et lâche dans le travers de la frégate, quatre coups de canon qui balayèrent sa batterie et lui mirent 30 à 40 hommes hors de combat. Au même instant, nos braves marins sautent à bord de l'ennemi. Richer, grièvement blessé, est contraint de rester à son bord. Le feu y gagnait de toute part ; ce brave capitaine oublie ses blessures, et parvient à le faire éteindre. Enfin, après 40 minutes d'effort, de courage et de valeur, les anglais, débusqués de leurs gaillards d'arrière et d'avant, furent forcés de se rendre.

La Bayonnaise avait perdu tous ses mats dans ce combat mémorable, mais Richer employa toutes ses ressources, et parvint à se rendre à Rochefort.

Les Français qui montaient cette corvette se distinguèrent d'une manière éclatante ; leur bravoure et leur intrépidité dans cette glorieuse affaire, leur ont mérité du Gouvernement des pensions et de l'avancement. Edmond Richer fut fait Capitaine de Vaisseau, et depuis Sa Majesté Impériale lui décerna la croix de la Légion d'Honneur.

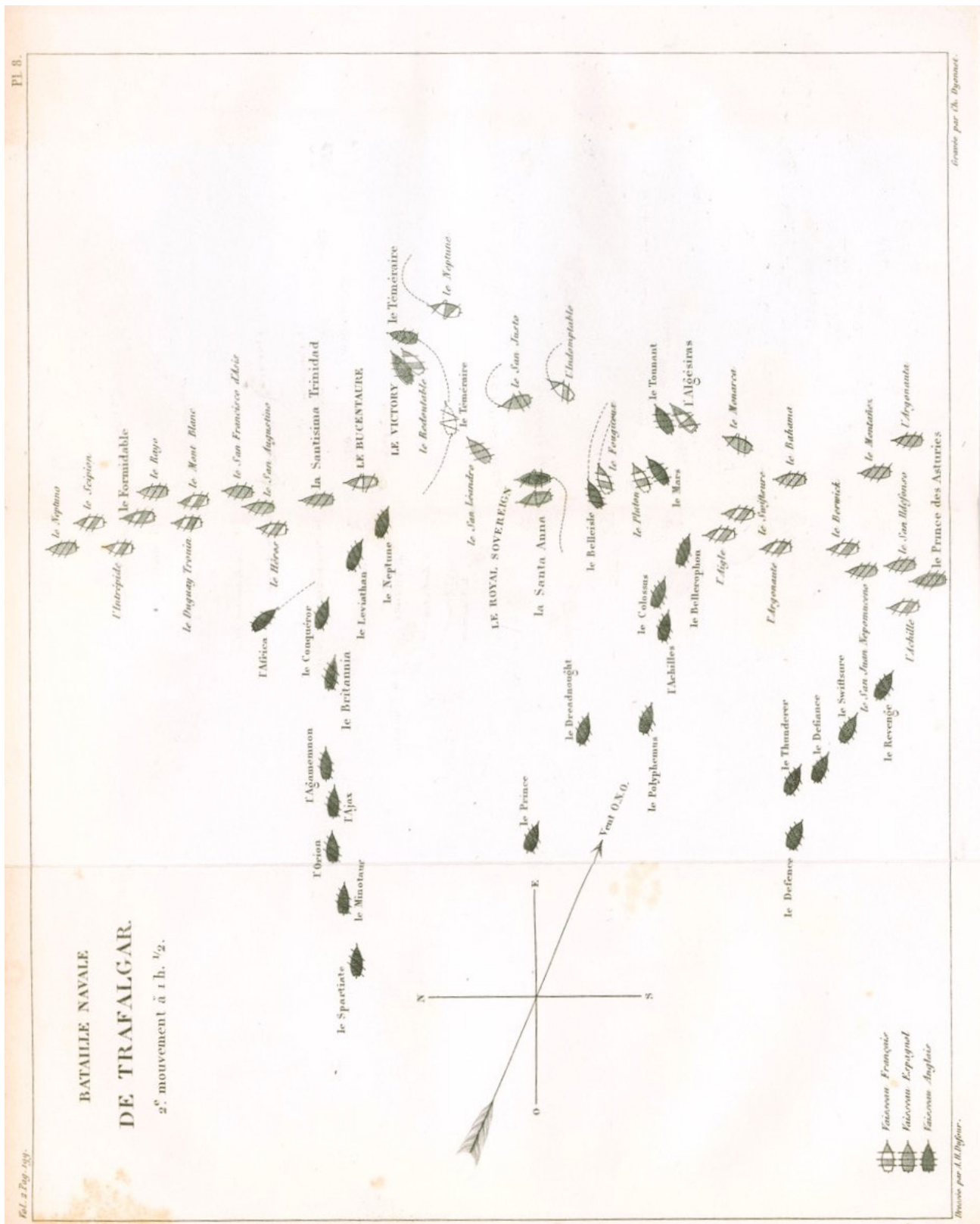
A Paris au bureau de l'auteur des Fastes de la Nation Française, Ternisien d'Haudricourt, Rue de Seine Quai, St Germain N° 27.

Fastes de la nation française et des puissances alliées, ou Tableaux pittoresques gravés, F. Ternisien d'Haudricourt, 1807.

© BNF | Gallica.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452227d/f107.item>

12 — Plan de la bataille de Trafalgar, 2^e mouvement, 21 octobre 1805.



13 — *Le Vigilant, ponton anglais*. Dessin d'un prisonnier, avant 1814.

Dessin d'un prisonnier sur le *Vigilant* avant 1814 © MnM | P. Dantec.

Il s'agit d'un vaisseau à deux ponts, transformé en ponton en 1795 sur lequel subsistent deux mâts.

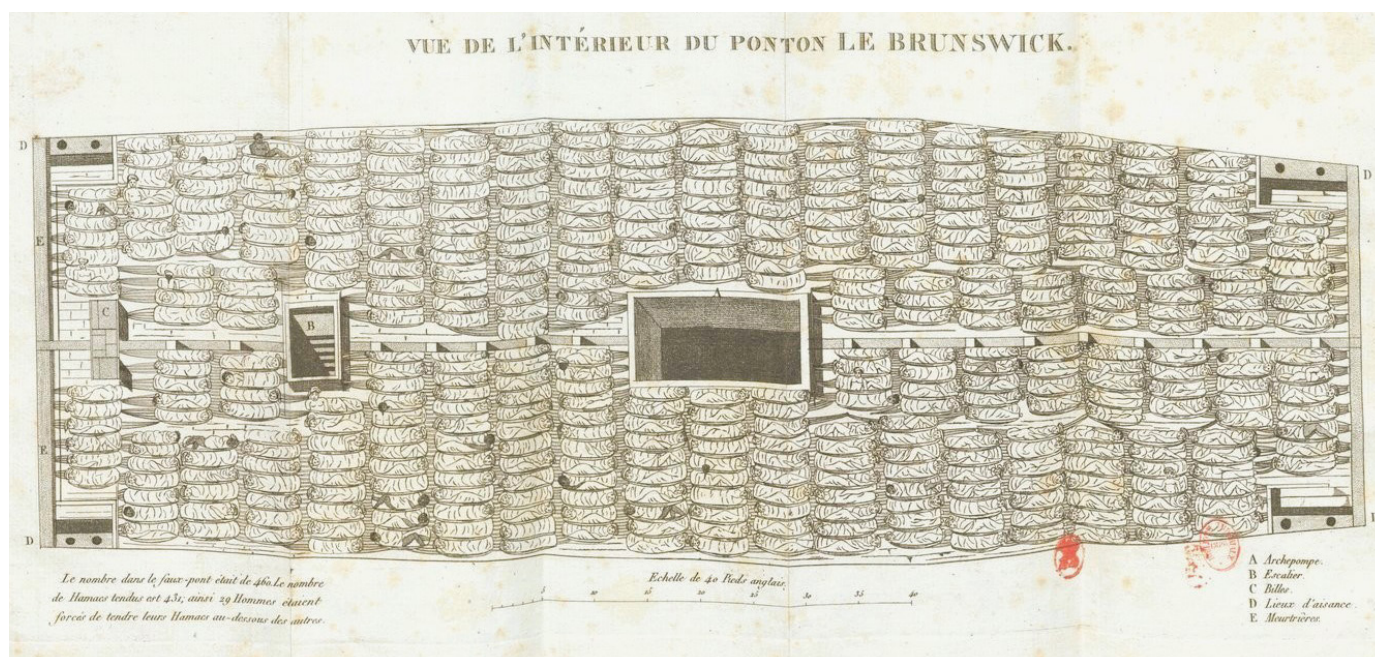
Du linge est étendu sur des cordages établis entre les mâts.

Des prisonniers sont visibles sur le pont ainsi que deux gardes anglais.

14 — Vue de l'intérieur du ponton Le Brunswick, 1813.

Transcription de l'explication de la gravure.

Ce plan est celui du faux pont du ponton le Brunswick, dont les dimensions en hauteur sont de quatre pieds dix pouces seulement ; de manière que l'homme de la plus petite taille ne peut s'y tenir debout, espèce de supplice que les tyrans les plus cruels n'ont jamais imaginé contre les plus grands criminels. Les ouvertures, pour donner l'air, consistent en quatorze hubleaux, ou petites fenêtres de chaque côté, de dix-sept pouces carrés, sans vitres. Ces ouvertures sont croisées par des grilles de fer, dont les barres ont deux pouces d'épaisseur. Quelquefois, par le défaut d'air pendit la nuit, plusieurs des hommes entassés de cette manière tombent faibles, suffoqués, surtout dans les longues nuits d'hiver. Si on essaie alors de faire ouvrir un des hubleaux, afin d'y porter l'homme suffoqué, tous les voisins de cette ouverture, complètement nus (car il est impossible de se tenir autrement à cause de la chaleur excessive qu'on éprouve), saisis par le froid au milieu d'une transpiration abondante, sont atteints de maladies inflammatoires, maladies qui menacent de destruction tous les prisonniers, et dont tout prisonnier, qui a séjourné plus de trois ans dans les prisons de terre ou flottantes de l'Angleterre, est affecté pour toute sa vie, parce que partout l'encombrement est le même. L'air y est tellement chargé de vapeurs humides, que quelquefois les chandelles qui s'en imprègnent, cessent de brûler. Cet air, après avoir été tant de fois aspiré et rendu, après avoir passé dans des poumons ulcérés et des poitrines malsaines, devient de plus en plus malfaisant, et bientôt infect. Les Anglais, qui viennent chaque matin ouvrir le panneau, se retirent avec précipitation pour ne pas être suffoqués eux-mêmes par la vapeur épaisse et brûlante qui en sort. Plus d'une fois ils ont cru que le feu était dans les batteries.



15 — Évasion d'un ponton dans la rade de Gibraltar, 30 novembre 1794.



INTREPIDITÉ

de 22 Marins Français 9 Frimaire An 3. (30 Novembre 1794.)

*Ces braves Marins, prisonniers à bord d'un Ponton en rade à Gibraltar ?
affrontèrent mille dangers et parvinrent à s'échaper pendant la nuit dans une
Chaloupe que deux d'entre-eux avaient été prendre à la nage au bâtiment le plus
proche ; n'ayant pour armes que des bâtons, ils s'approchent d'un vaisseau
nommé le Temple, se saisissent des gardes de ce bâtiment, et s'en rendent maîtres.
Ils passent, sans en être aperçus, à côté d'un Vaisseau Anglais et de deux
Frégates Portugaises et arrivent enfin dans le Port de l'Orient où ils débarquent
leurs prisonniers et vendent la Cargaison de leur bâtiment 419,000 francs qu'ils
partagent entre eux. Les Noms de ces intrepides Marins méritent une page dans
les fastes de la Nation ; les voici : B. Debourdieu, Canonier de Bayonne ; P. Testier de
Porchéres, Gabier de Miraine ; P. Brisard, Matelot de Blaye ; P. Brivet, de Bayonne ;
A. Conseur, Matelot de Brest ; J. Jouenne, Gabier de Granville ; P. Dugay, Maître Voilier
de St. Malo ; L. Perpau, Gabier de Martique ; J. Le Gras, Matelot de Rartahogue ; J. Hervieux,
Matelot de Cherbourg ; P. N. Bravel, Matelot d'Agde ; Jean, Matelot de Masargue ; J. Houffé,
de St. Malo ; J. Fournier, de St. Tropez ; Feréol Simon, de Gray ; P. Jobert, de Barbantane ;
F. Chevaline, de St. Hypolite ; J. M. Flou, de Paris ; et A. Jean, de Vayresse.*

A Paris, au bureau de l'auteur des Fastes de la Nation Française, Ternisien d'Haudricourt, Rue de Seine N° 27, Faub. St. Germain.

Fastes de la nation française et des puissances alliées, ou Tableaux pittoresques gravés... accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la Légion d'honneur, Ternisien d'Haudricourt, 1807 © BNF | Gallica.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452227d/f122.item>

16 — Récit d'une évasion du ponton de Chatam en 1806, *Journal de l'Empire*.

— On mande de Flessingue que dans la nuit du 18 au 19 janvier, un petit cutter s'est englouti à peu de distance de ce port ; le matin, à la marée montante, on vit le bâtiment submergé dans les flots, et on croyoit tout l'équipage péri. Sur les onze heures, une pièce de bois sur laquelle un homme se tenoit attaché, vint flotter vers le rivage ; quelques matelots américains se jetèrent dans deux sloops et s'avancèrent à la rame malgré la violence de la tempête ; l'un d'eux atteignit ce débris et recueillit un malheureux qui ne donnoit aucun signe de vie. Le naufragé ranimé par les secours de l'art, a pu répondre à toutes les questions qui lui ont été faites. On a su de lui qu'il se nommoit Louis Detarie, de Dunkerque, capitaine du corsaire *le Vengeur*, et qu'en conduisant une prise dans le mois d'octobre dernier, il avoit été pris avec les Anglais, et conduit à Chatam avec tout son équipage. Le 21 janvier, il eut le bonheur de s'évader de prison avec un autre Français, nommé Vautier ; ayant rencontré ensuite trois autres officiers de corsaires français, qui se proposoient aussi de s'enfuir d'Angleterre, ils se rendirent ensemble le long de la côte, à Harwich, s'y emparèrent d'un cutter anglais chargé d'huîtres, et mirent en mer dans la nuit du 17. Le 18, ils jetèrent l'ancre devant Blanckenberg ; mais la violence de la tempête chassa le bâtiment et le poussa sur la côte de Flessingue où il s'échoua. MM. Tarie et Vautier gagnèrent le pont du navire, où le premier s'attacha avec une corde ; mais l'autre en fut précipité par une vague, et périt ; les trois autres officiers qui se trouvoient dans le bâtiment ont eu le même sort.

EXTRAITS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

17 — Mémoires de Pléville Le Pelley (1726-1805). Réalité des combats.

Arrivés près d'Ouessant, nous vîmes une flotte de quinze petits bâtiments. Nous arrivâmes dessus. Elle était anglaise mais notre capitaine, croyant tout prendre, n'avait pas distingué un senault, corsaire de seize canons et un bateau idem de douze. Nous nous trouvâmes à portée de faire feu quand nous les reconnûmes. Nous voulions fuir. Ils marchaient mieux que nous. Il fallut se battre.

Le combat commença à midi et ne finit qu'à six heures, que nous fûmes pris, avec perte de cinquante hommes, toujours vergue à vergue. Au commencement du combat, je reçus une blessure d'une mitraille au bras gauche; sur les trois heures, une balle de fusil dans la cuisse gauche. J'étais toujours resté sur le pont. Peu avant de nous rendre, le capitaine nous l'annonça. En passant de proue à poupe, un de mes camarades et moi trouvâmes sur notre passage deux fusils encore chargés. «Tirons-les, dîmes nous, nous tuerons peut-être encore deux Anglais». Aussitôt dit que fait, je mets mon pied gauche sur la lisse pour mieux découvrir.

Mon camarade mit le genou sur le tillac et fait feu avec moi sous mon bras. Un boulet-ramé nous arrive, me coupe la jambe et coupe mon camarade en deux. Le pavillon fut baissé, et les vainqueurs vinrent s'emparer de leur proie. Nous nous étions battus en chemise. La mienne, teinte de sang et de poudre, fut trouvée fine par les Anglais et enlevée. On m'en donna une de serpillière à la place. Après le quart d'heure de pillage, le calme permit au chirurgien de penser à m'opérer. Faute de tourniquet, il me plaça un ruban de fil autour de la cuisse et le tordit avec la spatule qu'il me donna à tenir et prit le couteau courbe. La scie fut employée. Cet homme ne connaissait pas de périoste. L'opération fut cruelle: point d'aiguille pour les sutures aux vaisseaux ; un Anglais lui en donna une. Enfin, après trois heures, l'opération fut finie. On me descendit et l'on me coucha sur les volets de canons. La fièvre s'empara de moi. Je fus altéré. J'en faisais le signe aux Anglais qui me donnaient alternativement pour tisane, punch, flip, en sorte que je fus presque toujours ivre pendant onze jours que nous fûmes à nous rendre en Angleterre, pendant lesquels je roulais avec mon matelas de tribord à bâbord dans les forts roulis.

Mémoires d'un marin granvillais, Georges-René Pléville Le Pelley (1726-1805), *Cahiers culturels de la Manche*, 2000.
https://www.persee.fr/doc/etnor_0014-2158_2005_num_54_1_1576

18 — Récit de l'abordage du vaisseau anglais *Kent* par la frégate *Confiance* de Robert Surcouf le 7 octobre 1799 par Louis Garneray, 1836.

Depuis que nous avons abordé, nous avons presque tous mis un homme hors de combat ; nous devrions donc être, certes, maîtres du *Kent*. Eh bien ! nous ne sommes cependant pas plus avancés qu'au premier moment, et l'équipage que nous avons devant nous reste toujours aussi nombreux.

À chaque sillon que notre fureur trace dans les rangs ennemis, de nouveaux combattants roulent semblables à une avalanche, du haut de la dunette du *Kent*, et viennent remplacer leurs amis gisants inanimés sur le gaillard d'arrière : c'est à perdre la raison d'étonnement et de fureur !

Le combat continue toujours avec le même acharnement ; partout l'on entend des cris de fureur, des râles des mourants ; les coups sourds des haches (...) mais presque plus de détonations d'armes à feu. Nous sommes trop animés des deux côtés les uns contre les autres, pour songer à charger nos mousquets ; cela demanderait trop de temps ! (...) Tout à coup, un déluge de grenades, lancées de notre grande vergue avec une merveilleuse adresse et un rare bonheur, tombe au milieu de la foule ennemie et renverse une vingtaine d'Anglais (...).

Ce nouveau désastre ne refroidit en rien, je dois l'avouer, l'ardeur de nos adversaires.

Le capitaine Rivington, monté sur son banc de quart, les anime, les soutient, les dirige avec une grande habileté. Je commence, quant à moi, à douter que nous ne puissions jamais sortir, sinon à notre bonheur, du moins à notre avantage, de cet abordage si terrible, et où nos forces sont si inférieures, lorsqu'un heureux évènement survient qui me redonne un peu d'espoir.

Le capitaine Rivington, atteint par un éclat de grenade (...) est renversé de son banc de quart : on relève l'infortuné, on le soutient, mais il n'a plus que la force de jeter un dernier regard de douleur et d'amour sur ce pavillon anglais qu'il ne verra pas au moins tomber ; puis sans prononcer une parole, il rend le dernier soupir.

Surcouf, à qui rien n'échappe est le premier à s'apercevoir de cet évènement ; c'est une occasion à saisir, et le rusé et intrépide Breton ne la laissera pas échapper.

- Mes amis ! s'écrie-t-il en bondissant la hache à la main (...) le capitaine anglais est tué, le navire est à nous ! À coups de hache ! maintenant, rien que des haches au premier rang... En serre-file les officiers avec vos piques (...). Le combat cesse d'être un combat et devient une boucherie grandiose ; nos hommes escaladent, en la grossissant, les corps de quelques-uns, la barricade formée de cadavres qui les séparent du gaillard d'arrière et de la dunette. La lutte a perdu son caractère humain, on se déchire, on se mord, on s'étrangle !

Je devrais peut-être à présent décrire quelques-uns des épisodes dont je fus alors le témoin, mais je sens que la force me manque. Les nombreuses années qui se sont écoulées depuis l'abordage du *Kent*, en retirant à mon sang sa fougue et sa chaleur, me montrent aujourd'hui sous un autre aspect que je leur trouvais alors les évènements de mon passé. Je demanderai donc la permission de passer sous silence, souvenirs douloureux pour moi, les combattants qui (...) tombent enlacés à la mer et se poignent d'une main, tandis qu'ils nagent de l'autre ; ceux encore qui, lancés hors du bord par le roulis, sont broyés entre les deux navires...

19 — Incendie et explosion du vaisseau-amiral *Orient* relatée d'après un témoignage. Bataille d'Aboukir 1798.

« Cependant les flammes dévorent la mâture, l'avant et l'arrière de l'*Orient*,[...].

Quoiqu'on ait perdu tout espoir d'arrêter l'incendie, le vaisseau amiral continue de tirer sur les Anglais qu'il peut découvrir. On n'abandonne un poste que quand on en est chassé par le feu; c'est ainsi qu'on quitte les pièces de vingt-quatre pour se porter à celles de trente-six, et s'y battre encore, jusqu'à ce que les flammes, menaçant l'équipage d'une nouvelle évacuation, les uns se précipitent par les sabords, les autres cherchent à gagner à la nage la terre ou un des vaisseaux les plus proches; ceux-là enfin s'accrochent aux nombreux débris dont la mer est partout couverte autour du vaisseau.

La chaleur de l'incendie a pénétré les soutes; la salpêtre s'embrase; l'explosion a lieu. Elle saute avec fracas, élançée jusqu'aux cieux, en immense gerbe de feu, cette masse énorme qui a si dignement soutenu l'honneur du pavillon national.

Tout ce qu'on a vu des éruptions du Vésuve et de l'Etna, tout ce qu'ont de plus terrible les coups répétés du tonnerre, et, s'il était permis d'allier l'idée d'une fête à la description d'un désastre, ce qu'on appelle bouquet des feux d'artifices, s'élevant en éclats dans les air,, et retombant en pluie ignée, tout cela n'est qu'une faible image du spectacle affreux qui s'offrit aux deux armées, restées muettes d'étonnement. À dix heures trois quarts, l'explosion eut lieu. On ne peut se faire une idée de la sublime horreur d'un pareil spectacle.

À cette éblouissante clarté, qui dérobe jusqu'à la vue des étoiles; à cette épouvantable détonation succèdent une obscurité profonde et un silence plus effrayant peut-être. Ce silence n'est interrompu d'abord que par la chute des mats, des vergues, des canons et des débris de toute espèce, lancés à une hauteur prodigieuse. Les vaisseaux environnants courent les plus grands dangers. De tous ces objets qui pleuvaient autour d'eux, les uns pouvaient les défoncer et les couler à fond, les autres les incendier. Des morceaux de fer rouge, des tronçons de bois et de cordages enflammés, tombèrent à bord du *Franklin*, et mirent, pour la quatrième fois, le feu à ce vaisseau; cette fois encore on parvint à l'éteindre.

L'espèce de stupeur dans laquelle l'explosion de l'*Orient* avait plongé les deux escadres, dura environ un quart d'heure, après lequel le feu qui avait cessé de toutes parts en ce moment recommença.

Le combat, qui jusqu'alors avait été peu de chose à l'arrière-garde, y devint plus vif. »

SÉLECTION DE DOCUMENTS

LA GUERRE SUR LA MER | RÉVOLUTION ET EMPIRE

20 — La Frégate *la Sérieuse*, Alfred de Vigny, 1826-Extraits.

Le Combat

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate ;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants ;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. - La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze Thermidor.

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
Je le reconnus bien, et je lui dis : Ma fille,
Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles ;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
- Une, deux, trois - je vis treize et quatorze voiles :
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
LA Sérieuse à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée ;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord - combattre une frégate !
Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal !

N'importe ! elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, c
comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait ; mais le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit ;
Et lorsque la nuit vint sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermé comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;
On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait.

Mais, quand le jour revint, chacun connut son oeuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre ;
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître ;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mât, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots ;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La Sérieuse alors semblait à l'agonie :
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant :
Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je ;
Adieu donc, mon enfant.

Le poème d'Alfred de Vigny dans le recueil *Poèmes antiques et modernes*, 1826.

https://www.bonjourpoesie.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alfred_de_vigny/la_fregate_la_serieuse

21 — Les malades du scorbut à bord de la *Preneuse*, 1793.

Louis Garneray fait partie de l'équipage de la frégate la Preneuse, commandée par le capitaine Jean-Marthe-Adrien L'Hermitte navigant dans l'océan Indien. Après un combat difficile contre le HSM Jupiter, l'équipage doit faire face à une grave tempête et la maladie se déclare... Les ordres sont formels : la Preneuse reste le seul navire français à surveiller l'océan Indien, tant qu'il reste assez de canonnières et de membres d'équipage, la frégate ne rejoindra pas l'île de France où les malades pourraient être soignés.

Néanmoins, à partir de ce moment, l'équipage n'ayant plus aucun aliment à donner à son imagination, et ne s'attendant plus à chaque instant à faire route pour l'île de France, se laissa aller à une sombre tristesse ; le scorbut augmentait chaque jour de violence.

Je me rappelle encore, avec un serrement de cœur, le lugubre et navrant spectacle que présentait chaque matin le pont de la frégate. Un peu après le lever du soleil, quand le soleil se montrait, on y transportait les malades pour leur faire respirer l'air : c'était hideux à voir.

La plupart des gens atteints du scorbut avaient le bas de la figure horriblement gonflé ! Leurs lèvres béantes, flétries par une salivation continuelle, laissaient percevoir des gencives noires, tuméfiées, des dents longues et tremblantes ! Leurs corps, gonflés à partir des extrémités, étaient ordinairement marbrés, surtout dans la dernière période de la maladie, de taches livides et bleuâtres.

Les malheureux atteints de ce terrible mal, pâles comme des cadavres, maigres comme des squelettes, et brisés par la douleur, attendaient, avec impatience, mais sans avoir souvent la force de se plaindre, l'heure solennelle de la délivrance et de l'éternité ! Ceux à qui une constitution robuste ou un moral énergique laissait la vigueur de la pensée, s'occupaient à calculer froidement le temps qui leur restait encore à vivre. La façon dont ils opéraient ce calcul était certes plus infailible que n'eût pu l'être le diagnostic du plus habile des médecins ; ils marquaient chaque soir, au moyen d'une ficelle, les progrès de l'envahissement du fléau ; et édifiés ainsi sur sa rapidité, ils pouvaient prédire, à quelques heures près, le moment où le gonflement, atteignant le cœur, devait les étouffer.

Un matin le capitaine allant prodiguer ses consolations aux malades, trouva étendu sur le gaillard d'arrière un contre-maître, jeune homme de tête et de cœur, qu'il affectionnait particulièrement, et qu'il destinait dans sa pensée, disait-on, à devenir plus tard officier. L'infortuné, atteint depuis plus d'une semaine du scorbut, était alors dans un horrible état. L'Hermitte lui adressa d'une voix émue quelques paroles de consolation.

- Merci, capitaine, pour vos bontés, lui répondit l'infortuné. Mais l'espoir ne m'est plus permis, l'enflure est arrivée jusqu'aux hanches. Je n'ai plus heureusement pour longtemps à souffrir.

22 — Les pontons de Louis Garneray, 1806.

Je regardais, avec le désespoir au cœur, pendant que le Transport-Office nous conduisait à son bord, ce sombre tombeau dans lequel, enterré vivant, je devais voir s'écouler ma jeunesse ; mon imagination soulevait les épaisses murailles de bois, me montrait les visages flétris et désolés des infortunés qu'il renfermait dans son sein ; mais, hélas ! mon imagination était bien loin encore, comme je pus m'en convaincre quelques minutes plus tard, d'atteindre à la hauteur de la réalité. [...]

Les deux extrémités du ponton étaient occupées par les Anglais chargés de la garde des prisonniers ; le derrière était spécialement consacré au lieutenant commandant le vaisseau, aux officiers, à leurs domestiques et à quelques soldats : le devant ne contenait que des troupes. Une forte séparation, faite au moyen de planches très solides et très épaisses, existait entre le logement des Anglais et celui des malheureux captifs ; cette cloison, pour surcroît de précaution, était garnie d'une grande quantité de clous à têtes larges, serrés les uns contre les autres, ce qui constituait à peu près comme une muraille de fer.

Des meurtrières pratiquées de distance en distance permettaient aux Anglais, en cas de révolte ou d'émeute de notre part, de tirer sur nous à bout portant et sans courir le moindre danger. C'était dans cet espace resserré que nous étions logés au nombre d'à peu près sept cents ! ...

Mes pontons, neufs années de captivité, Louis Garneray, 1851. *Un corsaire au bagne*, Libretto, 2022.

ANALYSES HISTORIQUES

23 — Le repas du matelot, XVIII^e- XIX^e siècle.

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
Déjeuners	7 biscuits de 6 onces ou 1 pain de 3 livres et demie + 2 pintes et un tiers de vin						
Dîners	7 biscuits de 6 onces ou 1 pain de 3 livres et demie + 2 pintes et un tiers de vin						
5 premières semaines	3,5 livres de bœuf salé	3 livres 15 onces de pieds et têtes	28 onces de morue	2 livres 10 onces de lard salé	28 onces de morue	28 onces de morue	2 livres 10 onces de lard salé
2 ^e mois	3,5 livres de bœuf salé	3 livres 15 onces de pieds et têtes	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	2 livres 10 onces de lard salé	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	2 livres 10 onces de lard salé
3 ^e mois	3,5 livres de bœuf salé	2 livres 10 onces de lard salé	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	2 livres 10 onces de lard salé	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	2 livres 10 onces de lard salé
Après le 3 ^e mois	2 livres 10 onces de lard salé	2 livres 10 onces de lard salé	2 livres 10 onces de lard salé	2 livres 10 onces de lard salé	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	21 onces de fromage ou 28 onces de légumes	2 livres 10 onces de lard salé
Soupers	7 biscuits de 6 onces ou 1 pain de 3 livres et demie + 2 pintes et un tiers de vin 28 onces de haricots, pois, fèves ou 14 onces de riz						

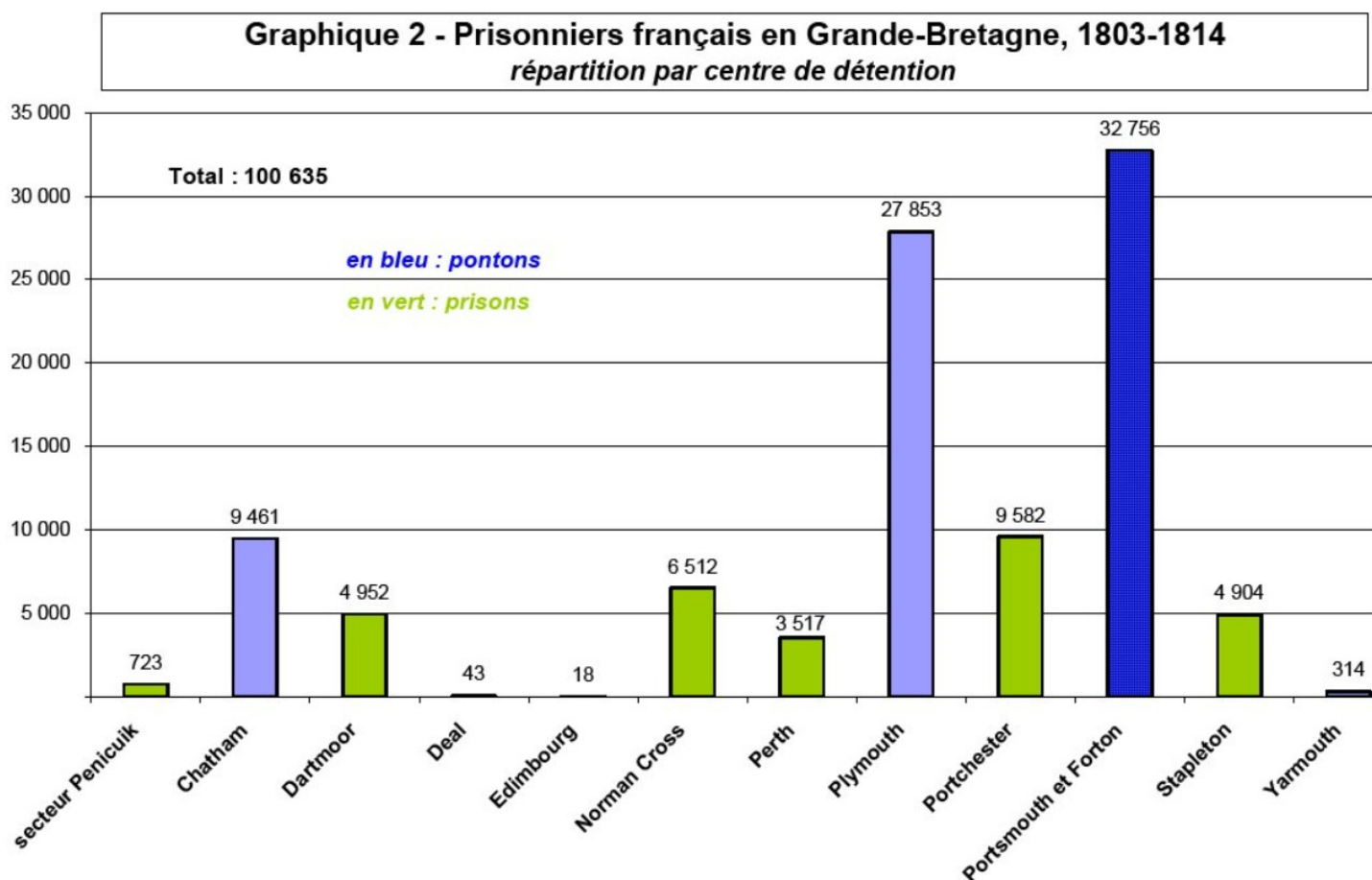
La morue est assaisonnée de 4 onces d'huile d'olive et $\frac{1}{4}$ de pinte de vinaigre. Les légumes sont assaisonnés de 2 onces 5 gros d'huile d'olive et $\frac{1}{6}$ de pinte de vinaigre, pour le riz l'on utilise le double d'huile et vinaigre.

Tous les poids correspondent à des denrées crues.

1 pinte = 0.93 litre / 1 livre = 489 g ou 16 onces / 1 once = 30.5 g ou 8 gros / 1 gros = 3.8 g.

24 — Régime de détention des officiers et la répartition des prisonniers français en Grande-Bretagne (pontons et prisons) de 1803 à 1814.

Tableau 19 - Régime de détention des officiers, <i>données brutes</i>		
Catégories d'officiers	Nombre	en %
Prisonniers des parole towns	6 165	79,50
Détenus en d'autres lieux	1 590	20,50
Total brut	7 755	100,00



LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première et seconde partie* in *Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

<https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2010-3-page-118.htm>

25 — Mortalité des prisonniers français dans les pontons et les prisons de Grande-Bretagne 1803-1814.

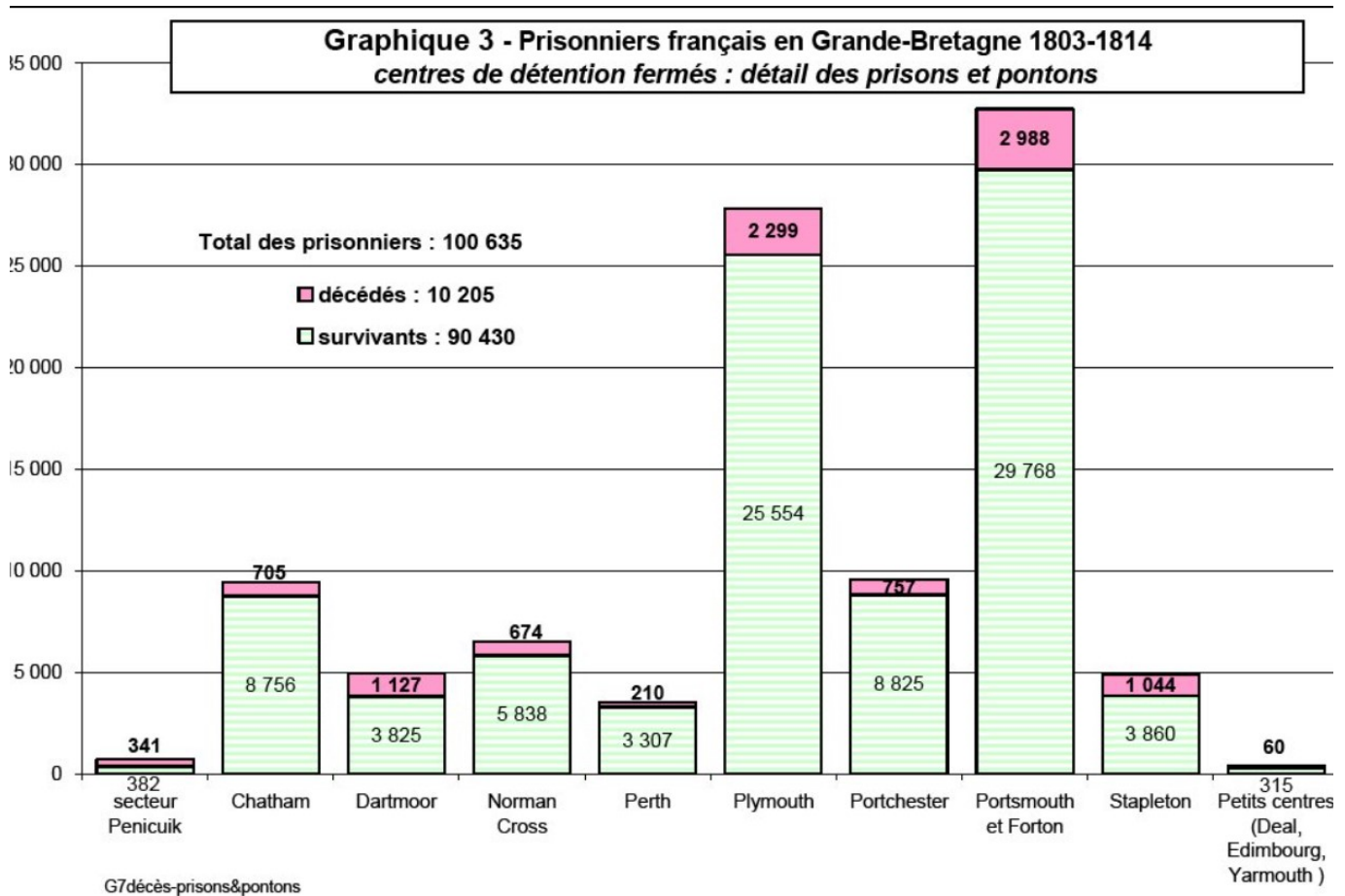


Tableau 24 - Prisonniers décédés 1803-1814
selon le lieu de détention (situation résumée)

Lieux	Nombre	en %
1 - Morts en Grande-Bretagne, pontons et prisons	10 205	78,04
2 - Morts en Grande-Bretagne, cautionnements	158	1,21
sous-total Grande-Bretagne	10 363	79,25
3 - Morts aux colonies	2 428	18,57
4 - Morts en divers lieux	285	2,18
TOTAL GENERAL	13 076	100,00

LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première et seconde partie in Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

<https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2010-3-page-118.htm>

26 — Devenir des prisonniers français de Grande-Bretagne 1803-1814.

Tableau 5 - Prisonniers français de la Grande-Bretagne, 22 mai 1803 - 30 mai 1814 Répartition selon leur destinée					
N° rubri- que	Devenir des prisonniers	TOTAL	dont Europe	dont colonies	en % du total
1	renvoyés comme invalides	12 787	12 787		9,85
2	renvoyés comme échangés	14 626	1 973	12 653	11,27
3	renvoyés sur parole	7 150	7 150		5,51
4	renvoyés sans condition	4 788	4 788		3,69
5	relâchés à la mer ou renvoyés dans les consulats	651	651		0,50
6	S/T prisonniers libérés	40 002	27 349	12 653	30,82
7	évadés étant "sur parole"	413	413		0,32
8	évadés des dépôts	262	262		0,20
9	S/T prisonniers rentrés avant la paix	40 677	28 024	12 653	31,34
10	renvoyés depuis la paix générale	70 385	70 385		54,24
11	Total des prisonniers revenus en France	111 062	98 409	12 653	85,58
12	morts en captivité	13 076	10 648	2 428	10,08
13	TOTAL prisonniers français	124 138	109 057	15 081	95,66
14	individus n'étant pas sujets de la France et/ou qui ont pris du service en Angleterre	5 631	5 631		4,34
15	TOTAL GENERAL	129 769	114 688	15 081	100,00

LE CARVÈSE, Patrick, *Les prisonniers français en Grande-Bretagne de 1803 à 1814. Étude statistique à partir des archives centrales de la Marine. Première partie* in *Napoleonica. La Revue*, vol. 9, N° 3, 2010.

<https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2010-2-page-3.htm>